



Interview **Anaël Pigeat**
@anaelpigeat

Icône des sixties et figure héroïque de la scène artistique, David Hockney est aujourd'hui un jeune homme de 83 ans. Il nous a « reçus » chez lui en vidéo, élégamment vêtu de gilets turquoise et lavande, des couleurs proches de celles qu'il utilise pour les arbres et les chemins de ses récents tableaux normands. Derrière lui se distingue l'un de ses dessins, une carafe remplie d'épis de blé, qu'il a esquissée sur un iPad recouvert d'un adhésif rugueux évoquant la texture du papier. Le bord en pierre de la haute cheminée

sur laquelle la feuille est accrochée et celui qu'il a peint dans son dessin se confondent presque en trompe-l'œil. David Hockney aime les jeux de regards et d'esprit.

Paris Match. Quand vous vous êtes installé à Los Angeles dans les années 1960, il y avait une scène artistique underground, mais c'était surtout la ville du cinéma, non ?

David Hockney. Quand je suis parti, quelqu'un m'a demandé pourquoi j'allais dans cet endroit où il n'y avait pas d'art. J'ai répondu que certains des plus grands chefs-d'œuvre de l'art du XX^e siècle avaient été réalisés à Hollywood : "Les lumières de la ville", "Les temps modernes" de Charlie Chaplin, les films de Billy Wilder, qui était un homme merveilleux...

Comment ce contexte hollywoodien a-t-il marqué votre œuvre ?

On oublie souvent les acteurs et les films parce qu'il en sort tellement. En 1999, j'ai lu un article sur une exposition au Getty Museum consacrée à Sarah Siddons, une comédienne du XVIII^e siècle. Pourquoi se souvient-on d'elle ? Parce qu'elle a été peinte par Reynolds, Gainsborough, Thomas Lawrence. Le journaliste ne semblait pas s'en rendre compte. Mais moi oui, et Billy Wilder aussi !

Vous avez choisi Los Angeles parce que l'homosexualité était condamnée en Angleterre. Vous intéressez-vous aujourd'hui aux luttes contre les discriminations ?

Un peu, mais je m'intéresse surtout à mon travail.

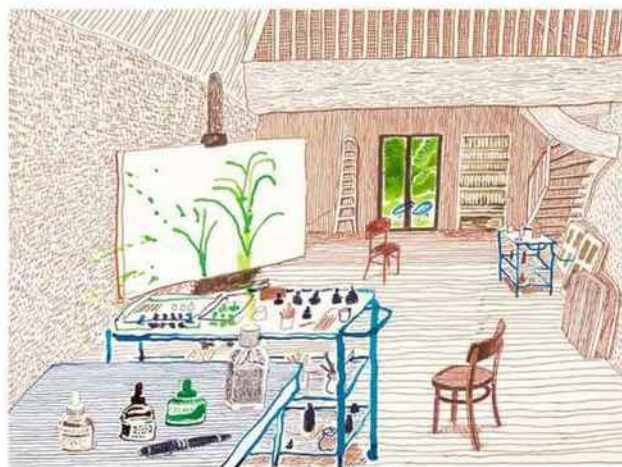
DAVID HOCKNEY « JE SUIS UN SPACE FREAK »

A la galerie Lelong, à Paris, l'exposition « Ma Normandie » avait attiré les foules au mois de septembre. Elle vient de rouvrir. Rencontre avec l'un des plus grands artistes vivants.





« The Entrance » (2019). Ci-dessous : « In Front of House Looking East » et « In the Studio » (2019).



Il y a près de deux ans, vous vous êtes installé en Normandie. Auriez-vous pu aussi revenir en Angleterre ?

Non, pas vraiment... Il y a trop d'esprits méchants en Angleterre. Et puis je suis toujours fumeur et la France est beaucoup plus accueillante pour les fumeurs ! C'est un paradis, ici. La Normandie a été peinte par de grands artistes comme Claude Monet, et racontée par Flaubert et Maupassant. Je viens de relire "L'éducation sentimentale" et de découvrir la merveilleuse nouvelle "Clair de lune".

Qu'est-ce qui vous a décidé ?

Après l'installation de mon vitrail à l'abbaye de Westminster, j'ai proposé à JP [Jean-Pierre Gonçalves de Lima, l'un de ses assistants, NDLR] d'aller voir la tapisserie de Bayeux que j'avais découverte en 1968. Nous sommes allés à Honfleur, et j'ai eu envie de peindre l'arrivée du printemps,

des pommes, des poires, des coings, des cerises. Nous séjournions à Bagnoles-de-l'Orne, en 2018, quand JP a trouvé cette maison pleine de poussière avec un vieux presseoir. Nous l'avons achetée en vingt minutes, et il a construit mon atelier en trois mois ! J'ai commencé à dessiner autour de la maison, je vous montrerai une petite carte [c'est à ce moment-là que l'on regrette terriblement la frontière de l'écran à travers lequel nous nous parlons, NDLR], puis nous sommes revenus quelques mois plus tard, et le confinement est arrivé.

Comment l'avez-vous vécu ?

Très bien car j'étais peu dérangé ! J'ai décidé de peindre les saisons pendant une année entière, six très grandes toiles de

10 mètres de long, comme la tapisserie de Bayeux, qui seront montrées à l'Orangerie à Paris en octobre 2021. En ce moment, je réalise les dessins préparatoires. J'ai toujours voulu faire une peinture du temps.

Est-ce que cette maison a changé votre peinture ?

Oui, nous avons un livre sur les peintres normands du XIX^e siècle, dans lequel j'avais remarqué qu'ils représentaient rarement les maisons traditionnelles, probablement parce qu'ils pensaient que cela ressemblerait trop à "Hansel et Gretel". Mais je me suis rendu compte que je devais les peindre, parce qu'elles étaient là. C'est pour cela que j'ai peint Beuvron, l'un des plus jolis villages de (Suite page 32)

« IL Y A TROP D'ESPRITS MÉCHANTS EN ANGLETERRE. LA FRANCE EST UN PARADIS... POUR LES FUMEURS »



David Hockney chez lui pendant son entretien en vidéo avec notre journaliste.

France. J'ai pensé que cela ne repousserait pas Picasso, ni Matisse, donc que ça ne devait pas me repousser non plus.

Lorsque vous peignez Beuvron dans une perspective à vol d'oiseau, vous voulez montrer tout l'espace, comme vous montrez le temps avec les quatre saisons ?

Il y a toujours eu un problème avec la perspective parce qu'elle arrête le temps. Un jour, nous étions à Milan, et nous avons décidé d'aller à Zurich. Comme nous n'écoutions pas la radio, nous ne savions pas qu'il y avait de la neige de l'autre côté du tunnel du Saint-Gothard, donc qu'il n'y avait pas de voitures en sens inverse. Nous pouvions voir 18 kilomètres en ligne droite. Après trois minutes, j'ai dit : c'est un cauchemar de perspective ! Quand nous sommes sortis, tout s'est ouvert. C'est ça, la perspective inversée, et c'est beaucoup mieux. Je me suis toujours intéressé aux positions des Chinois sur la perspective. Leurs rouleaux sont comme la tapisserie de Bayeux : il n'y a pas d'ombres, parce qu'ils ne veulent pas montrer le temps, car le temps défile.

Cette représentation de l'espace est la partie la plus abstraite de votre œuvre.

Oui, l'espace n'est pas exactement ce que l'on croit. Comment aller jusqu'au bord de l'Univers ? On ne peut pas, c'est à quelques années-lumière, mais on peut y aller dans nos têtes. Je raconte souvent ce



**« AUJOURD'HUI, ON ENTRE DANS LES ÉCOLES D'ART VERS 18 ANS, C'EST UN PEU TARD. REMBRANDT A ÉTÉ APPRENTI À 12 ANS »
DAVID HOCKNEY**

que ma sœur pensait : l'espace, c'est Dieu – une idée que j'ai toujours trouvée poétique. Dans ma vie, je me suis intéressé à l'espace réel et à l'espace pictural : je suis un space freak.

Cela rejoint votre idée selon laquelle toute peinture ou tout dessin est une chose abstraite ?

Oui, toute chose sur une surface plane est une abstraction. Picasso ou Matisse n'ont jamais quitté le monde visible. L'abstraction, aujourd'hui, c'est fini. Les jeunes artistes n'en font plus vraiment. Comment le pourraient-ils ? Il faut toujours décrire quelque chose... et les descriptions sont des abstractions.

Votre touche dans ces tableaux peut faire penser aux ciels tournoyants de

Van Gogh. Et vous faites souvent référence à la peinture hollandaise...

J'ai toujours aimé les dessins de Rembrandt car tous les visages sont véritables. Autrefois, j'avais l'habitude de montrer aux gens un dessin de lui, conservé au British Museum, une petite fille apprenant à marcher. Et je leur disais : "Si vous trouvez un meilleur dessin, envoyez-le-moi. Il sera sûrement de Rembrandt, de Goya, de Michel-Ange ou de Picasso." Personne ne l'a fait. Alors... qu'est-ce que l'art contemporain ? C'est ce qui vous parle dans le présent. Van Gogh, Rembrandt, Bruegel m'intéressent... Enfin, ils m'intéressaient, mais j'ai 83 ans, et en ce moment je suis trop occupé à mon propre travail. *(Suite page 34)*



« Hawthorn Bush in Front of a Very Old and Dying Pear Tree » (2019).





« Apple Tree » (2019).



« SI UN ARTISTE VOUS DIT QU'IL NE SAMUSE PAS DANS L'ATELIER, JE CROIS QUE C'EST UN MENTEUR. » DAVID HOCKNEY

Dans vos tableaux, les arbres ont remplacé les personnages. Toujours ce côté autobiographique de votre peinture ?

J'ai peint ces arbres dehors, sur le motif. Ce sont des arbres qui, comme les humains, sont tous différents. Chaque feuille est différente. Seules les saisons se répètent.

Le dessin semble pour vous plus important encore que la peinture. Après tout, c'est de là que vous venez.

Oui, je suis allé à l'école d'art de Bradford à l'âge de 16 ans. J'y ai appris le dessin, ce qui a été une grande chance. Aujourd'hui, on entre dans les écoles d'art vers 18 ans, ce qui me semble un peu tard. Tous les grands pianistes ont commencé à l'âge de 7 ou 8 ans, et Rembrandt a été apprenti à 12 ans.

Aujourd'hui, beaucoup d'étudiants en art font de la peinture, et même de la figuration. Cela vous surprend ?

Depuis vingt ou trente ans, on disait que la peinture était morte, mais je savais que ce n'était pas le cas. Sinon, les seules descriptions possibles auraient été des photographies, or la photographie ne suffit pas, elle est trop limitée. Le retour de la figuration, cela ne me surprend pas non plus. Picasso a exploré la figure

comme personne, même Braque pendant le cubisme n'a pas fait mieux. Il y a quelque chose à en apprendre, et on y viendra.

Vous êtes vous-même une icône pour les jeunes artistes. Par exemple, le sculpteur Thomas Houseago est venu vous voir dans votre atelier de Los Angeles. Vous intéressez-vous à la scène artistique californienne qui s'est développée depuis quelques années ?

Quand Thomas Houseago est venu me voir, je l'ai aimé instantanément. Et il y a beaucoup de jeunes artistes de talent

à Los Angeles aujourd'hui. Ils regardent en effet mon travail, mais je n'en étais pas conscient. C'est très encourageant pour moi !

Dans l'exposition, une toile s'intitule "Some Smaller Splashes", clin d'œil à votre célèbre tableau de 1967 "A Bigger Splash". Etes-vous nostalgique ?

Cette toile récente, c'est la pluie sur l'étang. J'ai toujours dit que je vivais dans le présent – les artistes vivent dans le présent. La première fois que j'ai vraiment regardé en arrière, c'est quand nous avons fait le "sumo book" pour les éditions Taschen. Je me suis rendu compte que chaque page aurait pu être un peu différente, parce que j'ai toujours envie de faire des changements dans mes tableaux. Et puis j'ai pensé que je n'étais pas si mauvais, et j'ai continué à travailler plus que jamais.

Vous n'avez pas cessé de vous réinventer. Un jeu permanent ?

Quand je suis dans le studio, j'ai l'impression d'avoir 30 ans. Picasso a été mon grand modèle en cela, car il faisait en permanence des choses différentes. Même lorsque les gens disaient de ce que je faisais à une époque : "Cela ne te ressemble pas", je savais que si, que ça me ressemblerait toujours. Et si un artiste vous dit qu'il ne s'amuse pas dans l'atelier, je crois que c'est un menteur... C'est la vie.

Vous êtes aujourd'hui l'un des artistes vivants les plus chers au monde. Est-ce que l'on s'habitue au succès ?

C'est une chose présente, mais il ne m'est pas impossible d'en faire abstraction. Je bâille un peu, et je continue à travailler... Je découvre des choses, et c'est tout ce que j'ai envie de faire !

Interview Anaël Pigeat
« Ma Normandie », galerie Lelong,
38, avenue Matignon, Paris VIII^e,
jusqu'au 23 décembre et 13, rue de Téhéran,
Paris VIII^e, jusqu'au 27 février 2021.



Dans son atelier en Normandie, en mai, avec son chien Ruby.